

LA COULEUR, UN POINT C'EST TOUT

Atelier de Bernard Villers, 2020
Photo © Amélie Bataille



C'est à l'occasion de la préparation de la deuxième exposition que la galerie Irène Laub consacre à BERNARD VILLERS (°1939, Bruxelles) que nous avons rencontré l'artiste dans son atelier. Retour sur une démarche exigeante qui fait fi des modes et s'appuie sur une recherche sans cesse renouvelée autour de la couleur.

TOUT EST LÀ, MAIS TOUT N'EST PAS(ENCORE) DIT

TOUT EST LÀ

À peine une plaisanterie, le titre de l'exposition de Bernard Villers à la galerie Irène Laub. À travers cet accrochage "fourre-tout", comme il le qualifie lui-même,¹ l'artiste octogénaire semble tourner en dérision l'idée même de progrès, comme si les ingrédients qui composaient l'Œuvre étaient réunis depuis le départ et qu'ils ne faisaient que se révéler au fur et à mesure des années.

Ainsi, l'exposition mélange allègrement peintures anciennes et récentes sur différents supports, sans hiérarchie, avec toujours les mêmes préoccupations en tête : dévoiler la couleur, jouer des effets de lumière, de transparence. En cela, le titre pourrait tout aussi bien être un incitatif à s'approcher, à y regarder de plus près : pour les curieux, une invitation à ne pas se laisser intimider par le *white cube*, pour les plus téméraires, une leçon d'humilité.

Car l'artiste a épousé et fait sienne la vulgate minimaliste : *Less is more*. Créant à moindre coût à partir de tout, des rebuts ménagers (les fameuses caquettes) aux chutes industrielles, il se proclame également le roi du moindre effort. Ce qui, on s'en doute, n'est qu'à moitié vrai.

À la fois rigoureuse dans ses principes — hérités du constructivisme, de l'art concret, de la peinture abstraite américaine et aussi de support-surface — et joueuse dans son application, l'Œuvre de Bernard Villers oscille entre deux pôles qu'on dirait opposés, mais qui somme toute s'accrochent assez bien l'un de l'autre. Jacques Lizène, à qui l'on doit également quelques calembours bien sentis, disait de Villers qu'il est un "minimaliste rigolo". Sa peinture et son travail d'édition le confirment depuis plus de cinquante ans.

C'est d'une série d'affiches recollées sur papier orange fluo qu'est extrait le titre de l'exposition.

Les mots sont des éléments constitutifs du langage pictural de Bernard Villers : fils de poète, écrivain, féru de littérature, l'artiste fait ses premiers pas en tant que peintre dans les années 1960 et s'adonne rapidement à la sérigraphie pour gagner sa vie, mais surtout pour réaliser des travaux pour le compte de pairs. Militant à ses heures, il édite également des affiches, support de la révolution politique en marche à l'aube des années 1970.

Mais tel n'est pas le propos des œuvres que l'on retrouve aujourd'hui exposées, bien qu'elles gardent le souvenir du passé et même sa trace : le *scotch* bien visible aux deux extrémités du papier et la déchirure, parfois en forme de croix, soulignent et attestent de ce processus de travail fait d'étapes et de monstrations successives. Comme dans la restauration, la réversibilité semble être le principe directeur. Ne pas laisser d'indices constituerait une faute envers les générations futures.

Le sens des mots aussi peut s'inverser, l'envers peut devenir l'endroit et ainsi de suite.

La typographie employée demeure la même et la taille ne diffère pas, peu importe le format du papier. Il s'agit là encore d'un héritage : une fonte d'imprimerie ayant appartenu au père de l'artiste.

¹ Dans *Voyons Voir*, monographie de l'artiste éditée à l'occasion de son exposition rétrospective au Botanique en 2018, p. 22.

² Serge Venturini sur "Tout ange est terrible" de Rainer Maria Rilke, Paris, éd. L'Harmattan, mars 2006, consulté en ligne : <https://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=article&n=3027&razSqClone=1>

³ Fait intéressant toutefois, dans la version première du drapeau avant son adoption par le gouvernement provisoire de 1830, au lieu d'être verticales, les bandes tricolores étaient horizontales ! Source : Wikipédia.

Atelier de Bernard Villers, 2020
Photo © Amélie Bataille

Bernard Villers, *Tout ange est terrible*,
2022, encre sur papier calque, 50 x 35 cm
Courtesy de l'artiste et de la galerie Irène Laub



BERNARD VILLERS
TOUT EST LÀ
GALERIE IRÈNE LAUB
29 RUE VAN EYCK
1050 BRUXELLES
WWW.IRENELAUBGALLERY.COM
VERNISSAGE LE JEUDI 19.01
DU 20.01 AU 25.02.23



DES IMAGES RÉMANENTES

Certes, la technique infléchit toujours d'une certaine manière la pratique. Les aplats de couleurs et les formes géométriques apparaissent grâce à la sérigraphie et permettent des compositions rigoureuses. Bernard Villers s'émancipe ainsi progressivement de la peinture "bien faite", c'est-à-dire bien appliquée, pour s'intéresser davantage aux qualités de la matière picturale et à ses effets "rétinien". Le phénomène de persistance rétinienne, très exploité dans l'art optique à partir des années 1960, le fascine et l'incite à créer des œuvres qui jouent avec la perception du spectateur et de la spectatrice. Il en va ainsi notamment d'un ensemble d'œuvres qui projettent leur fond coloré sur le mur. Dans l'exposition, l'on en retrouve quelques exemples, à travers cette série d'œuvres sur papier qui mettent en scène un rectangle noir et un cercle découpé, dont l'emplacement à l'intérieur de la feuille varie, permettant de jouer avec les écarts et de faire intervenir l'image rémanente dans les compositions. Ou encore cette très belle courbure d'horizon qui marque le point d'orgue de l'exposition. Une simple latte de bois peinte en blanc, dont la partie supérieure enduite d'orangé produit, en se reflétant sur le mur, un dégradé de couleur digne du plus beau coucher de soleil. Dans un autre registre, le travail de pliage sur papier calque, faisant apparaître la phrase de Rainer Maria Rilke "Tout ange est terrible" avec différents degrés de transparence, permet également d'apprécier la simplicité et l'ingéniosité du geste. Au retournement discursif correspond donc souvent une pirouette conceptuelle, signe de la grande maîtrise de l'artiste, qui passe autant de temps sinon plus à concevoir et à regarder qu'à faire. "C'est en cela que tout ange est terrible. Il faut se mesurer à une perfection pleinement épanouie et achevée, affronter un accomplissement sans le moindre défaut."²

VARIATION SUR UN MÊME THÈME

Mais si l'on doit chercher une origine à cette exposition, ce serait du côté de la vitrine de la galerie donnant sur la rue qu'il nous faudrait regarder. Une série de cinq peintures sur panneau de bois aux couleurs du drapeau belge y figure. Lors d'une visite d'atelier, l'artiste me confie : "j'ai longtemps préféré celles du drapeau français, en termes d'harmonie, d'équilibre, mais j'ai fini par apprécier le rapport entre les couleurs du drapeau belge, moins évident." En effet, pour Bernard Villers, la couleur n'existe pas seule : elle est toujours en relation avec une autre, ce qui modifie sa réception en fonction du contexte de présentation. En expérimentant différentes teintes de jaune clair au plus orangé, en assombrissant le rouge et en permutant l'emplacement des bandes, devenues horizontales, l'artiste arrive à créer une rythmique, une musicalité qui échappe à la référence initiale et à toute forme de dévotion ou de sentiment nationaliste.³

En plus d'interroger la relation à la peinture et à l'histoire du monochrome, cette série d'huiles sur bois introduit également une notion importante, celle du support. Les panneaux aux dimensions irrégulières résultent de l'assemblage de découpes de bois trouvés. Celui-ci se remarque lorsqu'on observe de plus près la tranche, qui volontairement n'a pas été peinte. Le caractère aléatoire, avec lequel l'artiste aime composer, tient un rôle primordial dans sa peinture et pourrait aisément servir de fil conducteur à toute son Œuvre.

LE PARTI PRIS DU HASARD

Deux autres ensembles au sein de l'exposition attestent de ce goût prononcé pour le hasard. Le premier se présente classiquement au mur, il s'agit de quatre panneaux de bois monochromes peints dans différentes nuances de jaune, formant un carré. Mais ces derniers ne sont pas plans, car un des bords comporte un rabat biseauté. L'histoire veut que ce soit en sciant un panneau de bois de travers que l'artiste s'aperçût que l'accident était porteur d'une découverte. Ainsi, lorsqu'on regarde la couleur sous un angle puis un autre, l'on peut percevoir une légère différence de teinte. Dans un même esprit, Bernard Villers dispose au sol et sur des planches à roulettes des panneaux reliés à une corde que le visiteur/la visiteuse peut promener comme un chien en laisse. L'idée étant qu'en se déplaçant d'un endroit à l'autre de l'espace, les peintures s'apprécient différemment en fonction du voisinage fortuit ainsi provoqué. On l'aura compris, la chronologie a peu de place dans cet accrochage qui fait la part belle aux obsessions de l'artiste tournées vers la matérialisation d'un désir resté jusqu'ici inassouvi : capturer la couleur, dans ses insaisissables nuances. Un point c'est tout.

Septembre Tiberghien